

## Une poésie antinucléaire?

*Corps cible* de Jean Charlebois, Saint-Lambert/Cesson, Noroît-Table rase, 1988, 123 p., 15\$.

*Hold-up mental* de Janou Saint-Denis, Montréal, Guérin littérature, 1988, 126 p., 12,95\$.

*Brescia, miracle de la justice amère* d'Yves Gosselin, Montréal, Triptyque, 1987, 81 p., 8\$.

*Connaissance de la mort* d'Yves Gosselin, Montréal, Triptyque, 1988, [s.p.], 8\$.

André Marquis

---

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38971ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Marquis, A. (1989). Compte rendu de [Une poésie antinucléaire? / *Corps cible* de Jean Charlebois, Saint-Lambert/Cesson, Noroît-Table rase, 1988, 123 p., 15\$. / *Hold-up mental* de Janou Saint-Denis, Montréal, Guérin littérature, 1988, 126 p., 12,95\$. / *Brescia, miracle de la justice amère* d'Yves Gosselin, Montréal, Triptyque, 1987, 81 p., 8\$. / *Connaissance de la mort* d'Yves Gosselin, Montréal, Triptyque, 1988, [s.p.], 8\$.] *Lettres québécoises*, (53), 35–36.



## POÉSIE

par André Marquis

# Une poésie antinucléaire?

**Corps cible** de Jean Charlebois, Saint-Lambert/Cesson, No-  
roît/Table rase, 1988, 123 p., 15\$.

**Hold-up mental** de Janou Saint-Denis, Montréal, Guérin  
littérature, 1988, 126 p., 12,95\$.

**Brescia, miracle de la justice amère** d'Yves Gosselin,  
Montréal, Triptyque, 1987, 81 p., 8\$.

**Connaissance de la mort** d'Yves Gosselin, Montréal,  
Triptyque, 1988, [s.p.], 8\$.

Il n'est pas facile de concilier poésie et idéologie. Comment exprimer dans un texte littéraire que l'on est en faveur du désarmement, du respect écologique et des droits de la personne sans tomber dans le prêchi-prêcha ou le ton moralisateur? On peut signaler ses préoccupations sociales de façon discrète, comme Jean Charlebois, ou les étaler à la vue de tous, comme Janou Saint-Denis, ou encore passer sous silence les aberrations du monde moderne en interrogeant la mort et la soif de vivre, à la manière d'Yves Gosselin.

### «Ses voies navigables»

La couverture de *Corps cible*, le dixième recueil de Jean Charlebois, est un véritable régal pour les yeux. Je perdrais mon temps à tenter de la décrire, mentionnons seulement qu'elle est énigmatique, colorée, sensuelle et inquiétante à la fois. Un étrange sous-marin (j'y vois aussi la tête d'un requin) flotte au-dessus d'une femme gisant nue au fond de la mer (?). Représentation phallique ou inquiétude de l'auteur face à la recrudescence des armements militaires? S'y trouve du même coup exposée la métaphore dominante du texte, à savoir la femme-mer. Le recueil entier pourrait se lire comme une lettre d'amour de l'amant-fleuve à la femme aimée : «Je t'aime, et le reste. Ton amant-fleuve.» (p. 53) L'eau, perçue comme un lieu sécuritaire, évoque aussi la naissance.

Charlebois aime multiplier les points de vue dans ses livres. S'il n'y a qu'un seul narrateur dans *Corps cible*, celui-ci rapporte, à plusieurs reprises et en discours direct, les paroles

d'un personnage féminin qui questionne et relance le discours :

*Elle dit : «Suis-je ta ligne dormante? Suis-je le fleurage de tes nuits? Ta feuillée? La ramure de tes veines sous la peau de tes tempes?» (p. 84).*

Il n'y a pas de véritable dialogue entre les deux actants, car le procédé ne revient pas de façon systématique et le narrateur peut toujours censurer les paroles qui lui déplaisent. Mais ces ruptures, toujours les bienvenues, enrichissent la narration et introduisent même un peu de suspense.

La plupart des poèmes sont construits en vers libres (quelques-uns empruntent la forme prosaïque) et se suivent sans division aucune. Fidèle à ses habitudes, Charlebois présente des poèmes d'amour parfois crus, parfois ambigus. Le narrateur exhibe ses fantasmes sans retenue et, s'il a pris pour cible le corps, il en exploite principalement la bouche et les paumes. Certains poèmes démontrent une grande maîtrise des effets poétiques :

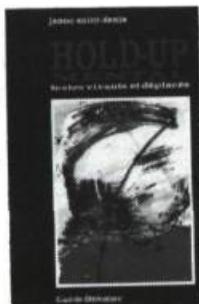
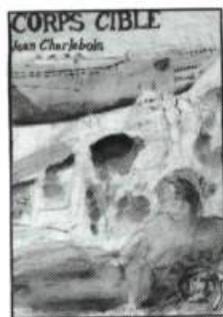
*or il ne restera plus rien du corps scruté  
de sa bolée de petit lait de chair  
du bout des bouts des seins*

*une certaine insistance peut-être  
comme une offrande naïve  
une certaine présence parfois  
comme une balle perdue dans une nuit de sirène  
coupante comme un rasoir (p. 8).*

Certains reprocheront à l'auteur son intérêt marqué pour l'écriture ludique. En effet, Charlebois multiplie les détournements de syntagmes («le plus beau séjour de ma vie c'est toi», p. 121), les allitérations («la mort se sauve sur sa selle soufrée», p. 68), les mots gigognes («ta constance de circonstance», p. 13), les répétitions («ton sourire sourit dans mon sourire», p. 28), les substitutions homonymiques («tout à fait sel que je suis/et celle que vous croyez qui lèche», p. 15), les clin d'œil à des auteurs connus («la neige a neigé dans ma télé», p. 116) et j'en passe. Cela ne va pas de soi d'exploiter les jeux sonores et sémantiques en poésie, mais Charlebois y parvient en évitant la mièvrerie. Ce recueil, rempli d'humour, se lit avec un plaisir continu.

### «Amas d'images en foire»

Janou Saint-Denis a rassemblé dans *Hold-up mental* sept textes disparates, dont certains sont plus près de la prose que de la poésie. Elle prend la parole au nom de toutes les victimes de-meurées muettes. Souvent associés à l'actualité québécoise ou mondiale (Reggie Chartrand, Michel Miur, Klauss Barbie, Carmen Quintana), ses textes sont reliés à la survie médiatique des événements relatés. Leur portée m'apparaît plutôt éphémère, même si la référence fait sourire. Seront-ils aussi bien perçus dans dix ans?



*Reggie tu perds ton temps à réclamer  
le fruit de nos entrailles  
déjà châtrées*

*l'homme depuis toujours anéantit l'homme*

*va donc ruminer sur d'autres pailles  
là où crève l'intégrale  
de vies à terme (p. 65).*

L'auteure démontre un intérêt marqué pour les divers problèmes sociaux. Elle réclame, un peu utopiquement, la destruction de toute arme pour assurer la paix universelle. Elle imagine les pays sans frontière et croit que l'humour représente «l'arme de paix» idéale. L'auteure rêve d'une justice sociale à l'échelle planétaire et s'insurge contre l'idéologie actuelle qui prône la guerre pour préserver la paix :

*LE PARTAGE DES SOUFFRANCES N'AMOINDRIT  
PAS LA DOULEUR  
PAS PLUS QUE LE PARTAGE DES ARMES  
NE DILUE LE FLOT DES ECCHYMOSES (p. 20).*

Ces assertions fortes secouent le lecteur.

Sans résumer chaque texte, je voudrais mentionner que «Hold-up mental» révèle un comportement singulier de la mère vieillissante qui désire se départir de son rôle social pour s'épanouir pleinement. La narratrice aborde de façon intelligente le conflit des générations et exprime le tout dans un langage simple, franc et direct. Dénonçant certains comportements stéréotypés, la «Lettre à papa» s'avère très dure envers les hommes. Dans «Juine en fièvre», Saint-Denis tente d'élaborer un texte exploré, mais elle n'exploite que les mots-valises et les allitérations. Claude Gauvreau allait beaucoup plus loin.

La dernière partie, «J'ai mal à la terre», représente un véritable plaidoyer écologique, antinucléaire et antimilitaire. Saint-Denis pousse au maximum son engagement social et réclame la paix mondiale. Comme la plupart des textes idéologiquement marqués, celui-ci résiste difficilement à la publication. Il cadrerait mieux dans une soirée de poésie où le public lui réserverait sûrement un bon accueil.

*il n'y a pas pénurie de chair humaine*

*il y a plein de petits soldats volontaires  
pour revêtir l'uniforme prétentieux  
et pour le risque bien rémunéré  
d'une victoire ou d'une défaite  
au prix même de leur existence*

*ainsi croient-ils se fabriquer un pouvoir  
difficile à exercer  
dans la vie civile  
pauvres drogués de continence affective  
aux ailes en rogne (p. 122).*

Janou Saint-Denis a développé une poésie revendicatrice, et on doit respecter ce choix. Dans le genre, elle a produit un livre intéressant dont pourrait tirer profit la jeunesse militante.

### «Cette innocence piégée»

Yves Gosselin a publié ses deux recueils de poésie chez Triptyque : le premier, *Brescia, miracle de la justice amère*, en 1987 et le deuxième, *Connaissance de la mort*, en 1988. On ne peut pas dire que ce jeune auteur a choisi des titres particulièrement évocateurs et accrocheurs.

*Brescia* est divisé en huit parties d'inégales longueurs. Le narrateur, en quête d'absolu, recherche le feu sacré, la beauté originelle, la pureté. Projet pour le moins ambitieux! Certains passages sont très réussis : «La beauté n'est plus menaçante/ni la mémoire des fleurs/cette innocence piégée» (p. 28). D'autres pèchent par des réflexions morales douteuses : «Tu n'as pas à vaincre/d'autres dieux que toi-même/mais tu dois te vaincre» (p. 15). Ce genre d'aphorismes est difficile à contrôler. Même si Gosselin ne peut éviter les poèmes de circonstance, les répétitions suspectes et les clichés, l'ensemble de ses textes démontre une certaine habileté poétique.

La femme s'oppose au désir du narrateur qui aurait souhaité qu'elle devienne son alliée. Regrettant le passé, il fait part de sa douleur dans un romantisme déconcertant :

*Elle est partie*

*Immémoriale sa chute  
immobilisa l'éternité de mes jours*

*Entr'ouvert l'abîme  
livra passage  
à nos deux ombres (p. 81).*

La première partie de *Connaissance de la mort* regroupe des textes d'une plus grande qualité. À la mort de sa mère, un personnage masculin raconte comment il a vécu ce deuil, et l'émotion saisit le lecteur dès le début :

*Vivre? Un mot bientôt lavé de son sang d'origine. Ce qu'il faut  
aux jours d'agonie, c'est abattre un oiseau des yeux (l'oiseau à la  
vitre qui veut forcer le passage), accomplir l'œuvre de réparation  
avant la chute, empêcher toute comparaison gênante, puisque tout  
doit chuter.*

Les dix premiers poèmes créent une atmosphère troublante, mais l'engouement du lecteur s'effrite peu à peu. Est-ce dû à la présentation des textes dans le recueil? Certaines pages ne contiennent qu'un poème, d'autres en regroupent deux, trois ou quatre, et rien ne semble justifier ce choix éditorial. Il y a aussi le fait que Gosselin publie son recueil après *Les Heures* de Fernand Ouellette et *Le Tombeau d'Adélina Albert* de Robert Yergeau, et qu'il ne peut soutenir la comparaison avec ces deux œuvres fortes qui traitent d'un sujet similaire. Gosselin manipule cependant bien les longues phrases et les énoncés descriptifs. Somme toute, cette courte suite de 26 pages est plutôt réussie, et nous fait espérer d'autres textes de cette facture.

Mais la deuxième partie de *Connaissance de la mort* me laisse très perplexe. Elle regroupe des poèmes disparates, des aphorismes, des recommandations à un éditeur et une série de phrases pseudo-poétiques. Je n'ai rien contre le travail fragmentaire, mais tout cela paraît factice, comme ajouté au recueil pour en gonfler le nombre de pages. Gosselin fait état d'une conception très mythique de l'écriture, ce qui n'aide pas sa cause. Il aurait été préférable qu'il publie sa première partie seulement dans une des nombreuses revues de création littéraire.

Même s'il exploite le thème de la mort dans ses deux recueils, Gosselin démontre une foi inébranlable en l'avenir. Avec leurs forces et leurs faiblesses, ces deux livres nous prouvent que la poésie intéresse encore les jeunes Québécois et que si nous nous montrons le moins indulgent envers la relève, elle ne trahira pas à nous surprendre. Pendant ce temps, Jean Charlebois et Janou Saint-Denis poursuivent leur travail déjà bien entamé. □